

## **L'enquête sur les pratiques et les représentations linguistiques**

Oumarou Alzouma ISSOUFI  
*Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger)*

### **DES PETITS « TRUCS » POUR LE TERRAIN EN AFRIQUE**

L'enquête de terrain est certainement un des maillons les plus importants dans la chaîne conduisant à l'analyse des faits linguistiques en Afrique, « terre de traditions orales », des « peuples sans écriture », dont la connaissance scientifique des langues, des relations entre langues et à l'intérieur des langues doit être approfondie.

Plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales dont la linguistique ont tâté le terrain et continuent à le labourer pour en tirer la substance, c'est-à-dire décrire et expliquer les faits. Naturellement les chercheurs dans ces disciplines ont, de par leurs pratiques et leurs objectifs, adopté plusieurs méthodes d'approche.

Le présent article, loin d'embrasser l'ensemble des problèmes liés à l'enquête linguistique, sera focalisé sur un certain nombre d'aspects (l'esprit de collaboration, la place de l'informatique, la nécessité de la pré-enquête, le choix des enquêteurs et des informateurs) qui méritent une attention particulière car ils influent sur les résultats (ou du moins sur

leur analyse) de la recherche de terrain. Ces aspects seront examinés à la lumière de l'expérience du terrain nigérien à travers des enquêtes menées en sociolinguistique et en lexicographie.

Il est cependant important de souligner, d'ores et déjà, que les écoles américaines, anglaises, allemandes, françaises, etc. ont chacune essayé de synthétiser cette expérience de terrain afin de guider les étudiants et les chercheurs nouvellement engagés sur les traces des pionniers. Plusieurs documents ont été produits concernant la méthode d'enquête linguistique sur le terrain. On retiendra celle, en plusieurs volumes, de Luc Bouquiaux et Jacqueline M. C. Thomas (1971 et 1976) qui fait autorité pour l'école française et qui a marqué des générations de chercheurs qui ont décrit les langues de l'Afrique noire francophone. Quel que soit le domaine de la linguistique, phonétique et phonologie, morphosyntaxe, lexico-sémantique, sociolinguistique, etc. il est difficile de faire une totale abstraction de ces classiques quand on débute sur le terrain et qu'on veut recueillir des documents oraux, les transcrire, les interpréter, les conserver ou les diffuser.

A ce jour, et à notre connaissance, il n'existe pas de documents de synthèse d'envergure, produits par les linguistes africains pour rendre compte de toute l'expérience qu'ils ont accumulée au cours de nombreuses recherches ayant abouti à la description systématique de leurs langues. En attendant la rédaction d'un tel ouvrage, il nous paraît important de faire part de quelques « astuces » qui faciliteront le travail des jeunes chercheurs débutants.

En préface de l'ouvrage de Jouldé Laya (1972 : 9) sur la tradition orale, Joseph Ki Zerbo écrit ceci :

« Recueillir ne signifie pas ramasser à la pelle. Il s'agit plutôt de fruits à cueillir avec délicatesse... On peut choisir la méthode intensive qui concentre la recherche sur des points privilégiés, spécifiquement circonscrits au préalable. On peut aussi appliquer la manière extensive qui vise à jeter un immense filet d'enquêtes sur toute la zone considérée et, comme un grand chalut, à racler et

ramener tout le butin disponible, quitte à y trier par la suite son bien. On peut combiner les deux méthodes. Mais en tout état de cause, il n'est pas question de tout ramasser ».

La méthode pour aborder le terrain est donc un des points principaux qui impose à tout chercheur travaillant sur les langues à tradition orale un premier choix. Elle peut conditionner, dans une certaine mesure, les résultats et surtout l'énergie à dépenser pour y parvenir. Si, pour les descriptions synchroniques de la phonologie ou de la morphosyntaxe d'une langue ou d'un dialecte, il est tout à fait loisible d'opter pour une enquête intensive, en description lexico-sémantique, la méthode extensive est quasiment indispensable. En sociolinguistique par contre, on peut faire le choix entre l'une ou l'autre des deux méthodes ou encore les combiner.

Si le choix de la méthode est important, si la collaboration entre chercheurs est nécessaire, l'élaboration du questionnaire est déterminante car c'est de ce protocole que dépendent les résultats qu'on cherche. Il est tout aussi utile de s'appuyer sur de très bons enquêteurs et de disposer d'informateurs qui acceptent le jeu des questions-réponses sans essayer de tricher.

## 1. LA COLLABORATION ENTRE CHERCHEURS

On retiendra des 3 volumes du CNRS et des autres documents produits à ce jour que plusieurs paramètres doivent être pris en compte pour la conduite des enquêtes de terrain. Il s'agit des conditions sociologiques (milieu rural ou urbain, religion, sexe de l'enquêteur et de l'enquêté, position sociale de l'un ou de l'autre, etc.) des principes d'enquête (directe ou indirecte), des aspects matériels, des informateurs occasionnels ou de référence, etc.

La méthode, même si elle a donné des résultats, présente tout de même quelques insuffisances que n'a d'ailleurs pas manqué de souligner Mary White Kaba (1987),

qui n'est pas du tout d'accord sur le principe de la non connaissance préalable des langues que les membres de l'équipe décrivent aux plans phonétique, phonologique et morhosyntaxique.

La méthode, en effet, se fonde sur le fait que le linguiste ne doit pas parler la langue qu'il décrit. Il se mettrait ainsi en position de meilleur observateur. Il doit, dans sa démarche, élaborer son questionnaire en français et choisir des enquêteurs bilingues (le profil de l'enquêteur est décrit dans le guide) qui soumettent le questionnaire à des informateurs idéalement choisis.

En relevant les erreurs contenues dans les descriptions du zarma par Nicole Tersis (1972 et 1982) en soulignant la manière dont les étudiants de maîtrise élaborent les questionnaires d'enquête aux besoins des descriptions linguistiques et en dénonçant la « découverte » de catégories syntaxiques relevant plutôt des langues indo-européennes que des langues africaines et les erreurs évitables que commettent les linguistes relevant de cette école et décrivant les langues africaines, Mary White Kaba aboutit à la nécessité de parler et de comprendre la langue qu'on veut décrire.

Au regard de ces pertinentes observations il est souhaitable, autant que faire se peut, si on ne parle pas la langue qu'on décrit, de s'entourer, pour le moins, d'autres linguistes qui en ont la maîtrise.

La prise en compte d'une telle observation aura permis à l'équipe de l'Université de Lausanne et à celle de Niamey d'élaborer un questionnaire fiable et de mener sans encombre des enquêtes sur différents sites au Niger.

En effet, dans le cadre de l'enquête sur les pratiques langagières des locuteurs nigériens ainsi que sur le sondage des attitudes linguistiques des populations et de leurs souhaits sur les choix à opérer en matière linguistique, l'Université de Lausanne et l'Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger) ont mené conjointement des travaux de recherche ayant débouché sur la réalisation d'un

questionnaire qui pourrait servir pour des enquêtes de grande envergure.

Très brièvement, il faut souligner que le travail devrait porter sur les deux langues véhiculaires du Niger (hausa et zarma-songhay) et sur les autres langues du pays. La démarche étant la même pour les deux équipes, seuls les exemples feront la différence. Ils seront en zarma-songhay et feront référence aux langues qu'on retrouve dans sa zone de couverture car c'est dans cette partie du Niger que notre équipe a travaillé.

Ce travail a bénéficié d'une remarquable complémentarité entre linguistes chevronnés du Nord et jeunes chercheurs du Sud. Les uns ont apporté leur expérience et la théorie, les autres, disposant de bases scientifiques nécessaires et de la connaissance des langues et du milieu, ont pu, à travers des discussions et des mini-enquêtes, apporter les ajustements indispensables qui ont permis l'élaboration du questionnaire final.

Afin de recueillir les données morphologiques et syntaxiques, il a été proposé d'enregistrer les informateurs non zarma-songhay, en situation de communication, soit par narration d'une légende soit par conversation sur un thème donné, afin de relever leur manière à eux, d'organiser différemment la constitution des mots ou la structure des phrases et de vérifier leur niveau de compréhension de la langue zarma-songhay.

Une deuxième démarche nous a conduit à vouloir soumettre des phrases françaises à des locuteurs non natifs du zarma-songhay et à les traduire pour obtenir des résultats. En adoptant cette démarche, nous serions passés totalement à côté du sujet car les phrases prises en considération, même bien explicitées, rendent compte seulement des comportements idiosyncrasiques des sujets parlant français.

En effet, pour chercher des variables morphologiques, l'équipe a été tentée de s'appuyer sur des phrases du genre *Ni go ga koy habu* « tu vas au marché » pour amener

l'informateur à dire en zarma-songhay *Arañ go ga koy habu* « vous allez au marché ». Si en français la variation morphologique (va ~ allez) est nette, la traduction de ces phrases en zarma-songhay n'aurait absolument rien donné. Le groupe a alors totalement revu les données d'enquête en s'appuyant sur la nominalisation du verbe avec le suffixe *-yañ* pour faire décrire, en situation, la production des verbes dérivés par ce suffixe. L'étude a jugé utile de s'étendre à la dérivation, par le morphème du défini singulier et du défini pluriel de mots choisis comme *do* « criquet », *yo* « chameau », *mo* « oeil », *farkay* « âne », *tobay* « lièvre », etc. pour produire des noms définis au singulier ou au pluriel {(*dwa, dwey*), (*ywa, ywey*), (*mwa, mwey*), (*farka, farkey /farkayey*), (*toba, / tobtayo, tabey /tobayey*)}. Ces couples de mots nous situent très bien dans notre enquête.

En syntaxe aussi le groupe zarma-songhay a mis l'accent sur la structure syntaxique SOV de la langue et l'emploi du connectif *na*. Cette structure, qui est facilement produite par les locuteurs natifs de la langue est, par contre, toujours formulée autrement par les locuteurs non natifs.

En guise d'exemple la phrase *ay na ay zaama sambu* (structure SOV) « J'ai pris mon couteau » serait rendue *Ay sambu ay jaama* (structure SVO) par un peul ou un touareg.

Les chercheurs qui n'ont aucune connaissance du zarma-songhay seront probablement en difficulté face à de tels faits linguistiques. La collaboration a donc été d'un apport considérable pour l'équipe.

Toutes ces erreurs ont pu être corrigées avant les premières enquêtes grâce à la collaboration entre les chercheurs. L'apport théorique des uns et la compréhension des langues des autres ont été déterminants et ont permis de ne pas se rendre sur le terrain dès les premiers moments avec un questionnaire qui aurait pu faire passer l'équipe à côté du sujet. Une économie de temps et d'énergie a pu se faire grâce à cette complémentarité.

## 2. LA PLACE DE L'INFORMATIQUE

Il y a une vingtaine d'années encore le linguiste ne jurait que par la gomme, le crayon, les fiches cartonnées et le magnétophone qui étaient ses outils indispensables de travail dans la conduite des enquêtes de terrain. Aujourd'hui l'informatique est un outil technologique dont il est difficile de se passer. Il s'est imposé dans tous les secteurs de la vie et la linguistique n'y a pas échappé. Il n'est point important d'évoquer les raisons, il faut seulement faire le constat de son importance et le recours à l'outil pour le traitement des données, leur vérification et souvent même leur analyse.

L'outil informatique a cependant ses contraintes. La fiche, le protocole d'enquête ou encore le questionnaire d'enquête (il s'agit de la même chose selon le domaine de la linguistique) une fois élaborée n'a plus d'ajouts ou de suppressions. Les différents champs ou rubriques doivent être scrupuleusement respectés pour le traitement des données. Cette stricte organisation impose des contraintes aux chercheurs qui doivent avoir le questionnaire le mieux adapté aux besoins de leurs recherches, d'où la nécessité de pré-enquêtes pour mettre à l'épreuve le questionnaire avant de le soumettre aux enquêteurs et aux informateurs pour la phase définitive de l'enquête.

A cause de l'informatique, la fiche est à la fois fiche d'enquête et de traitement des données. Il existe sur le marché des logiciels courants de traitement de texte dont les plus connus sont Word et Wordperfect ou peu connus comme la famille de logiciels de la Société Internationale de Linguistique (SIL) qui comportent des systèmes de gestion de bases de données fonctionnant par champs et enregistrements. Un champ correspond à une rubrique de la fiche. Il y a autant de champs dans un enregistrement que de rubriques sur la fiche cartonnée. Il s'établit une bijection entre l'ensemble des champs du logiciel et l'ensemble des rubriques sur le papier. Les champs, qu'ils soient facultatifs ou obligatoires, doivent

toujours figurer dans l'enregistrement selon un ordre rigoureux. L'enregistrement est donc l'équivalent de la fiche cartonnée jadis utilisée par le linguiste et la base de données ne représente rien d'autre que le fichier que le linguiste compile durant des années de terrain.

Ces types de bases de données, conçus avec des logiciels de traitement de textes, peuvent aisément être reproduits en texte avec les polices, les corps et les styles de caractères souhaités pour la mise en page définitive.

Tous ces logiciels permettent une meilleure exploitation des données et donnent même accès aux diagrammes et aux courbes qui facilitent l'analyse. Les logiciels de la SIL sont spécialisés pour les linguistes, quel que soit leur champ d'action. Ils sont des aides précieuses à l'analyse phonologique, morphosyntaxique ou lexicale.

On peut aussi utiliser des logiciels spécialisés de gestion de base de données comme Dbase, Rbase ou Fox Pro. Ces types de logiciels permettent d'avoir des champs nettement séparés et de reproduire la fiche cartonnée telle quelle à l'ordinateur. Ils conviennent très bien au domaine de la lexicographie, particulièrement pour l'élaboration de dictionnaires électroniques.

Comme exemple de travail de terrain ayant largement bénéficié de l'apport de l'informatique, on peut mentionner l'élaboration du dictionnaire élémentaire du zarma dont la rédaction a été achevée en 1997.

La base de données est constituée d'enregistrements ainsi faits et se présente de la façon suivante :

- *Ganjiyo /1 Giraffe*
- *gànjìyò/2 Prononciation*
- *ma/3 nom*
- *Saaji alman ce cuukukoy kañ ga-hamo ga gonda tombi say nda ikwaaray, subu ñwaako no/4 Animal sauvage herbivore aux longues pattes dont la robe est tâchetée de jaune et de blanc.*

- *Hala annasaarey na care margu ga koy Dancandu kulu ganjiyo gunayañ no kondey/5 Si les Européens partent en groupe à Dancandu, c'est pour voir les girafes.*
- *Bure/6 Synonyme*
- *Ganji- alman/7 Animal sauvage*
- 2507/8

Chaque slash (/) symbolise la fin d'un champ. Les champs de 1 à 5 relatifs respectivement à la vedette, la prononciation, la catégorie grammaticale, la définition et l'exemple d'usage sont obligatoires alors que les champs de 6 à 8 relatifs au synonyme ou à la variante régionale, au sous-domaine ainsi qu'au numéro de la fiche sont facultatifs. S'il est facultatif de remplir les champs, il n'en demeure pas moins qu'ils sont obligatoires dans l'enregistrement. L'ordre d'apparition des champs est pertinente à cause du traitement informatique. Une seule erreur dans l'utilisation d'un champ implique automatiquement la désorganisation du système et au cours de la fusion il ne serait plus possible d'agencer les éléments comme on le souhaite.

Pour le dépouillement de l'enquête sur les pratiques et les représentations linguistiques au Niger on a eu recours au logiciel SPHINX qui permet une analyse rapide des données ainsi que la production de graphiques.

### 3. LA PRÉ-ENQUÊTE

Le questionnaire se situe au début et à la fin de tout travail d'enquête linguistique. C'est la raison pour laquelle il doit être aussi fiable que possible. Ceci conduit obligatoirement à faire des enquêtes préalables pour le mettre à l'épreuve en y apportant les modifications indispensables à son maniement au cours de l'enquête définitive. Soit dit en passant, il n'y a jamais d'enquête définitive tant que des éléments de dernière heure peuvent survenir à travers des informations complémentaires sinon capitales.

La pré-enquête suppose le dépouillement des documents écrits. Cette phase est appelée enquête savante chez certains. Il s'agit des premières recherches qu'on effectue sur les travaux déjà réalisés sur la langue ou les langues sur lesquelles portera l'enquête. C'est l'occasion de dépouiller dictionnaires, lexiques, thèses, mémoires et tous les autres documents écrits disponibles.

Cette première phase permet de faire un début de collecte des items lexicaux, des expressions, et autres dictons, etc. de se faire une idée des caractéristiques morphosyntaxiques et des unités grammaticales, d'apprécier le sens des éléments, les nuances sémantiques, les synonymes, les antonymes, etc.

Elle montre toute son efficacité pour l'assemblage des premiers éléments sur lesquels doit porter l'enquête, pour la confirmation ou pour l'infirmité des hypothèses ou des théories préalablement avancées. C'est un travail de laboratoire qui donne l'occasion à plusieurs chercheurs de travailler ensemble ou le cas échéant au principal acteur de prendre les avis des autres.

Au cours de la rédaction du questionnaire sur les pratiques linguistiques, une bonne partie des données phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales a été recueillie grâce à cette méthode.

Les oppositions phonologiques  $\tilde{N} \sim \tilde{N}W$  et  $K \sim KW$  qu'on retrouve par exemple dans des mots comme  $\tilde{N}aari \sim \tilde{N}waari$  « nourriture » ou  $Kaayi \sim Kwaayi$  « habit qui recouvre tout le tronc » ont été tirés de travaux scientifiques antérieurs.

Ce travail a donc pour mérite de procéder aux tout premiers ajustements qui mettent le chercheur sur la piste de l'item le plus évident mais ô combien fondamental à la réalisation de la fiche finale qui nécessitera des sorties sur le terrain.

Les premières sorties sont ciblées sur un petit nombre d'informateurs pour permettre la modification du

questionnaire initial pour qu'il réponde aux objectifs du travail à accomplir. Les points d'enquête sont choisis parce qu'ils offrent la possibilité de questionner des locuteurs qui apporteront les éléments indispensables à l'amélioration de la qualité du questionnaire. Au bout de plusieurs tentatives, le chercheur disposera d'un questionnaire satisfaisant qui permettra de mener une enquête à grande échelle.

#### 4. PLACE DE L'ENQUÊTEUR

Si un questionnaire adéquat est primordial, la responsabilité de l'enquêteur est non moins négligeable. Une bonne partie du travail de collecte peut reposer sur lui à partir du moment où il est bien formé. C'est pourquoi il serait bon de l'associer au travail de confection du questionnaire en lui demandant assez souvent son avis. Il faut l'amener à se poser des questions sur la manière d'aborder les informateurs, de façon à ce que son interrogatoire (discussion avec l'informateur) obtienne des réponses objectives (c'est-à-dire sans calcul). La préparation de l'enquêteur doit prendre donc en compte tous les paramètres possibles pour affronter le terrain.

Si par le passé on devait se contenter d'enquêteurs de bas niveau scolaire, aujourd'hui les étudiants de linguistique présentent le meilleur profil pour ce genre de travail. Ils ont non seulement la pratique de la langue d'enquête et de la langue de recherche, mais ils disposent également d'une formation théorique de base, qui sont des atouts non négligeables. Ils sont donc qualifiés pour être de vrais assistants au chercheur à qui ils peuvent beaucoup apporter. Au-delà de tout ceci, leur motivation (car c'est de la formation continue qu'ils reçoivent à travers de telles tâches) est très grande, ce qui permet une meilleure qualité dans le travail.

Avant, les enquêteurs avaient pour seule motivation la gratification qu'ils reçoivent des chercheurs. Prendre des

étudiants de linguistique a non seulement le mérite de les former davantage à leur métier mais aussi d'avoir plus d'assurance quant à la qualité du travail d'enquête. De plus, ils peuvent participer aisément à la confection du questionnaire ainsi qu'au dépouillement des enquêtes une fois réalisées.

Il est de ce fait plus avantageux d'avoir dans son effectif des étudiants avertis que d'avoir à faire à un personnel sans formation de base dans le domaine de la recherche, personnel qui très souvent ne comprend pas les tenants et les aboutissants du travail qu'il doit accomplir. Choisir des informateurs du profil des étudiants de niveau maîtrise c'est se donner un gain de temps tout en s'assurant d'un maximum d'efficacité.

## 5. L'INFORMATEUR

Il est au centre du travail car c'est à lui qu'on demande un service. Sa mise en confiance est très importante. Il peut connaître ou ignorer l'information recherchée. Il peut être tenté de parler pour plaire à l'enquêteur ou pour le mettre sur une fausse piste. Il peut attendre en retour de l'information, une rétribution. Il peut tirer une certaine fierté du contact qu'il a avec l'enquêteur. C'est donc un personnage assez complexe qui doit vivre une certaine complicité avec l'enquêteur – d'où la nécessité de ne pas le brusquer, de prendre le temps qu'il faut pour lui faire comprendre le jeu dans lequel il entre et dans lequel il n'a pas le droit de tricher.

Dans la méthode CNRS qui voudrait que le linguiste ne parle pas la langue qu'il décrit, il lui est préconisé de choisir un informateur qui peut lire en français. Dans ce cas, la liste (le questionnaire) préparée par le linguiste avec la collaboration de l'informateur doit lui être soumise pour traduction. Au cas où il ne saurait lire, selon Bouquiaux et

Thomas (1976, II : 272) « lui faire retenir de mémoire une dizaine de termes à enregistrer (moins ou plus selon ses capacités) et procéder à l'enregistrement par segments » serait la solution.

Maintenant, la question de savoir si l'informateur parle ou non le français n'influence plus notre choix pour une enquête en sociolinguistique exigeant un tel profil. S'il est indéniable que pour certains types d'enquêtes linguistiques « l'essentiel est de trouver des informateurs représentatifs de la langue ou du parler qu'on veut étudier », le choix de l'enquêteur niveau maîtrise de linguistique travaillant sur une langue dont il a la bonne maîtrise est en lui seul un certain gage de sûreté par sa capacité d'apprécier efficacement la qualité de l'informateur en présence.

Plusieurs fois, il est arrivé que des informateurs donnent des réponses pour le simple plaisir de l'enquêteur. Celui-ci, grâce à ses compétences, détecte « le réflexe trompeur » de l'informateur et le ramène dans les règles du jeu en le sensibilisant sur l'importance de son rôle.

On peut se trouver face à des informateurs, dans le cadre d'enquête extensive, qui se refusent de parler à l'enquêteur. On met en avant les conditions sociologiques du milieu, qui veulent qu'on passe par le chef de village pour toute information à donner. Le chef du village lui-même, ou très souvent un de ses proches, se fait le devoir de désigner l'informateur. Une fois encore l'intervention de l'enquêteur est déterminante.

Il est donc difficile de dissocier le rôle de l'informateur de la place que doit occuper l'enquêteur dans les enquêtes linguistiques, mais un questionnaire bien élaboré entre les mains d'un enquêteur bien formé et conscient de sa tâche doit pouvoir tirer le maximum d'une enquête en linguistique à travers des informateurs.

## CONCLUSION

L'enquête de terrain est très complexe et en quelques lignes il n'est pas évident de faire ressortir tous les aspects que certains ont par ailleurs décrit dans plusieurs volumes. Notre souci a été de montrer que l'enquête est avant tout un travail de complémentarité entre différents acteurs qui doivent faire preuve de tact et de simplicité. Si l'enquêteur doit veiller à ne pas blesser l'informateur et à en tirer le maximum, le linguiste lui, n'a pas que des résultats scientifiques à obtenir. Il tisse aussi des rapports humains et scientifiques avec les autres. En dépit de l'apport inestimable de l'informatique, pour le linguiste étranger, intégrer la culture par le biais de la langue est certainement un atout non négligeable pour l'analyse des faits linguistiques.

© Oumarou Alzouma Issoufi 1998

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- LAYA (1972) : *La tradition orale*, Niamey, CRDTO.  
BOUQUIAUX L., THOMAS J. M.C. (1976) : *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF.  
KABA M.W. (1987) : *Critique de la méthode du LACITO*, Niamey, Polycopié.